

Dialogue Interreligieux entre un Bouddhiste et un Chrétien

Note du traducteur : Ce texte a été composé par le P. Edmond Pezet après la rédaction du texte sur la difficulté des bouddhistes et des chrétiens à se comprendre. J'avais demandé au père une catéchèse pour adultes. Il a rédigé un dialogue, par questions et réponses, où un bouddhiste interroge un chrétien sur ses difficultés à comprendre certains points de la doctrine chrétienne. Ce sont des difficultés que le P. Pezet pendant son long séjour dans les pagodes a entendues de la part des bouddhistes.

P. Costet

Note de la rédaction : Des modifications ont été portées à la traduction originale pour la rendre plus compréhensible.

Dialogue

CHAPITRE 1

1^{ière} Question (du bouddhiste)

On parle de l'utilité de la religion. Cela signifie-t-il qu'elle nous apporte ce dont nous avons absolument besoin ?

Réponse (du chrétien).

Ce que nous désirons avoir par-dessus tout, c'est le bonheur, quoique nous ne soyons pas certains de quel genre de bonheur il s'agisse. Tout le monde désire le bonheur, mais c'est un bonheur différent selon les sentiments de chacun, ou de la nécessité actuelle. Certaines personnes veulent aussi l'avoir lorsqu'elles s'égarent à comprendre faussement le vrai bonheur.

C'est pourquoi nous poserons la question contraire. Y-a-t-il quelque chose que nous ne désirons absolument pas avoir ?

2^{ème} question.

Ce que nous ne voulons absolument pas avoir, qui est à l'opposé du bonheur, c'est la souffrance (dukkha). On peut certainement donner cette réponse, sans avoir aucun doute, n'est-ce pas ?

Réponse

Là, c'est vraiment sûr parce que nous pouvons nous entendre très facilement au sujet de la souffrance. Nous avons tous une pensée identique. Ce qui est le plus redouté, c'est la même chose pour tous : ce sont la maladie et la mort. Quant au bonheur qu'on désire le plus, les hommes l'imaginent différemment au point parfois de désirer ce que l'on ne devrait pas. Ils pensent : « Ce sera le bonheur »... Finalement, ils découvriront que c'est la souffrance.

3^{ème} question

Ainsi la souffrance peut également nous tromper. Comment résoudrons-nous ce problème ?

(a) Les deux, souffrance et bonheur, ne sont que des résultats ; ils doivent donc avoir des causes. Si on aborde le problème par le résultat - on désire avoir, on ne désire pas avoir -, il se peut que ce ne soit pas suffisant ou que l'on n'y arrive pas. Il s'agit d'une approche du problème simplette et superficielle. On décide sur la base de ce que l'on ressent. On n'a pas recours à la sagesse (*panna*). On n'en a pas examiné les motifs. On devrait examiner la cause de très près.

(b) Manquer d'intelligence (*panna*), cela vient de l'ignorance (*avijja*) : on ne voit pas clairement selon la réalité. Voir clairement les choses telles qu'elles sont, cela s'appelle la connaissance (*vijja*) ou la sagesse (*panna*).

4^{ème} question

La sagesse (panna), c'est ce dont nous avons le plus besoin, n'est-ce pas ?

La sagesse (le fait de voir clairement la vérité suprême de notre vie humaine), tous les hommes, toutes les religions en ont absolument besoin, que ce soient les religions dites de la sagesse en particulier, - par exemple, la religion bouddhiste - ou les religions qui honorent Dieu.

Toutes les religions ont le devoir de faire connaître et de répandre la vérité ultime qui est au-dessus de toutes les religions au point qu'aucune religion ne peut se l'approprier en arguant que c'est vraiment sa vérité et qu'elle en est la seule détentrice.

5^{ème} question

Lorsqu'il en est ainsi, toutes les religions doivent avoir une doctrine identique. Qu'en est-il ?

Chaque religion a son caractère propre, a sa voie dans la recherche de la vérité ultime comme dans l'utilisation du langage pour faire connaître et propager son enseignement. Chaque religion a sa doctrine, sa croyance, ses coutumes, sa liturgie et ses pratiques selon les caractéristiques des diverses cultures qui diffèrent entre elles.

6^{ème} question

S'il vous plait, pouvez-vous détailler encore quelque peu ce que vous venez de dire ?

(a) Il est naturel que les adeptes de chaque religion aient de l'expérience dans la pratique de leur religion. Généralement, tous considèrent leur religion comme la meilleure pour eux-mêmes. C'est pourquoi ils s'efforcent de la promouvoir, de la soutenir et de la propager pour que les autres puissent en profiter également.

(b) Les diverses religions doivent se respecter les unes les autres, se tolérer, s'efforcer de se connaître, de se comprendre et de s'entraider dans la recherche de la vérité ultime de la vie humaine, de la condition d'humains comme dans la recherche de ce que l'on doit faire pour arriver enfin au salut (*vimutti* = libération). Les diverses religions suivent chacune leur voie, mais espèrent beaucoup se rencontrer finalement dans la vérité ultime ou le salut .

7^{ème} question

Comment le bouddhisme et le christianisme suivent-ils chacun leur voie ?

(a) Les bouddhistes sont les disciples du Bouddha considéré uniquement comme un homme. Son nom originel était « prince *Siddhatha* ». Grâce à une parfaite intelligence (*panna*) de son esprit pur, non altéré, il devint le Bouddha, (*tratsaru*), l'Éveillé, celui qui a perçu clairement la vérité ultime de la vie humaine, c'est-à-dire la vérité ou la doctrine qu'il a révélées ainsi que l'enseignement qu'il a fait propager. Ses disciples qui se sont portés volontaires pour mettre vraiment en pratique cet enseignement ont fait l'expérience de la découverte de la vérité (véracité) de cet enseignement dans leur propre vie. Ils en ont retiré un excellent résultat.

(b) Les chrétiens sont les disciples de Jésus-Christ et croient qu'il est Fils, Serviteur et Prophète de Dieu. Dieu est la vérité, la bonté et la plénitude absolue. Dieu s'est servi de Jésus-Christ, qui est vraiment homme et vraiment Fils de Dieu, pour être le prophète de Dieu. Il est le plus grand de tous les prophètes qui sont apparus avant lui. Dieu a envoyé Jésus pour dévoiler la vérité en plénitude et pour rassembler tous ceux qui croient en Dieu pour que naisse la foi (*saddha*) en Jésus-Christ afin que ceux qui croient en lui deviennent « le peuple de Dieu en Jésus-Christ ». Nous serons alors les serviteurs, les fils, les prophètes du Père avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ pour que nous soyons uns, pour que nous devenions le corps unique du Christ. Il y a un unique Esprit du Père et de Jésus-Christ qui nous réunit et nous fortifie.

8^{ème} question

Sur quels points le christianisme et le bouddhisme ont-ils les croyances les plus éloignées les unes des autres ?

La différence est dans la croyance en Dieu.

Les deux religions recherchent la vérité ultime de la vie de l'homme dans ce monde, mais elles vont rencontrer une vérité différente (*saccadhamma*) autant qu'on peut le percevoir à partir des nombreuses caractéristiques différentes soit de l'enseignement qui est diffusé, soit de la voie des pratiques qui sont fixées.

Le Bouddhisme n'a pas de croyance en Dieu.

Le Bouddha a recherché la voie juste jusqu'à ce qu'il ait *tratsaru* - vu et perçu par lui-même. Qui que ce soit, pourvu qu'il en ait les qualités requises, peut *tratsaru* - voir et percevoir - par ses propres efforts.

Le Bouddha a reconnu *Dhamma* et ce *Dhamma*-là est dans le monde; c'est *saccadhamma*, c'est la vérité qu'il y a dans le monde. Cette vérité, le Bouddha l'a tant recherchée qu'il l'a trouvée. Il l'a révélée et expliquée. Il a montré les modalités, la vérité de ce *Dhamma* qu'il s'est empressé de proclamer en toute pureté de cœur. Puisque la vérité est bien celle-là, les bouddhistes révèrent la condition du Bouddha comme suit : « Celui qui a vu et perçu par lui-même. » et l'appellent *Phrasammasambuddha*.

Quant à la religion chrétienne, ses membres croient en Dieu

Les chrétiens croient en Dieu et disent que Dieu est « celui qui fait être » . Il a fait tout ce qu'il y a, tout ce qui est venu à l'existence. Tout ce qui existe est de Dieu, vient de Dieu et retournera à Dieu. La vérité absolue doit donc venir de Dieu. Dieu est celui qui révèle. Nous, les hommes, nous sommes ceux qui reçoivent. Tous les prophètes, et Jésus lui-même dans sa condition d'homme, forment le groupe de ceux qui reçoivent l'enseignement (*saccadhamma*), la vérité venant de Dieu, appelé Père. Cette vérité leur a été révélée pour que leurs disciples la mettent en pratique et la propagent ensuite.

De ce fait, les deux religions sont extrêmement différentes parce qu'elles ont des points de vue différents :

Les bouddhistes croient que la vérité est dans le monde. Les hommes ont le devoir de la rechercher. Ils peuvent la trouver lorsqu'ils la recherchent avec la persévérance d'un cœur pur. La connaissance, l'intelligence (*panna*) naîtra de la pratique et ils pourront alors voir clairement cette vérité. Ils pourront ainsi pratiquer la Voie jusqu'à son terme.

Les chrétiens soutiennent que c'est Dieu qui est la vérité ultime. C'est Dieu qui l'octroie, qui la révèle. Quant aux hommes, ils croient en Dieu avec conviction et obéissent à sa parole comme à ses commandements dans la pratique (de la religion).

9^{ème} question

Les bouddhistes doivent s'efforcer de rechercher la vérité. Les chrétiens n'ont qu'à la recevoir et y croire. N'est-ce pas trop facile ?

Il ne s'agit pas d'avoir une attitude passive pour recevoir et croire simplement, cela paraîtrait superficiel. Lorsqu'on examine en théorie ces deux religions, on peut ressentir que la religion de la foi (*kwamcheua*) - comme l'appellent certaines personnes - est trop facile. Mais quand on l'examine sous l'angle de la pratique, les deux religions ne sont pas plus faciles l'une que l'autre.

Si nous connaissons la vérité de la religion uniquement avec notre cerveau, quelle que soit la religion, elle ne pourra pas être une religion « en esprit et vérité ». S'il s'agit vraiment d'une religion, il faut user de patience, faire des efforts, rendre son esprit pur, être capable de discernement. L'intelligence (*panna*) sera alors capable d'accueillir la vérité pour qu'elle devienne sa vie propre et la mettre réellement en pratique par la suite. Connaître la vérité seulement, y croire uniquement et ne pas la mettre en pratique, ce n'est pas vraiment croire ou connaître. La foi (*kwamcheua*) et la pratique doivent aller de pair. Plus on croit vraiment, c'est-à-dire, plus on a la foi (*saddha*) et la connaissance (*panna*) et plus on doit pratiquer ; c'est-à-dire, plus on acquiert une expérience de la religion, plus on en goûte la saveur; plus on pratique vraiment et plus la foi et l'intelligence croissent.

10^{ème} question

Qu'est-ce que Jésus, prophète de Dieu, est venu annoncer ?

Jésus-Christ a annoncé la « bonne nouvelle », (l'évangile) : Il faut que le peuple de Dieu se convertisse, c'est-à-dire change son cœur pour qu'il croie vraiment, qu'il soit fidèle et loyal envers Dieu, qu'il ait le comportement d'un enfant de Dieu « bon » et soit prêt à recevoir le « salut », c'est-à-dire la libération que le Père est en train d'accorder.

11^{ème} question

De quoi Jésus nous a-t-il libérés ?

a) Jésus-Christ parle en utilisant des termes de prophètes qui ont existé antérieurement. Ceux-ci parlaient d'événements ou de situations que le peuple de Dieu avait déjà rencontrés, en particulier lorsque, ayant perdu la liberté, ils étaient tombés en esclavage ou étaient devenus prisonniers de guerre. Mais ses auditeurs devaient comprendre aussitôt qu'il fallait interpréter comme s'il s'agissait d'une réalité du présent. Le peuple de Dieu doit examiner de quoi il est tombé en esclavage spirituel et cela dans sa situation actuelle. Qu'y a-t-il dans notre esprit qui fasse actuellement obstacle à la liberté ? Qu'est-ce qui ne permet pas d'atteindre réellement la vie de fils libres du Père ? Que le peuple de Dieu examine son esprit : de quoi accepte-t-il encore d'être plus ou moins esclave spirituellement ? Qu'est-ce qu'il y a encore qui fasse spirituellement obstacle et l'empêche de progresser dans la liberté pour servir Dieu, ou bien, qu'est-ce qu'il y a encore qui l'empêche d'aller actuellement vers le Père en toute liberté? Le fait d'accepter de s'examiner honnêtement et sincèrement lui permettra de voir aisément de quoi il s'agit; et il pourra alors décider ce qu'il doit faire pour lui-même.

b) Le peuple d'Israël à qui Jésus-Christ a parlé pour le secouer ainsi, avait déjà une certaine connaissance (*panna*). Il avait déjà reçu un certain degré de formation dans la religion de Dieu. Il avait une certaine connaissance de l'enseignement des anciens prophètes. Il pouvait donc comprendre la signification de l'enseignement de Jésus-Christ et celle de « la libération de l'esprit pour échapper à l'esclavage et devenir libre pour servir Dieu ». En fait, les membres de n'importe quelle religion peuvent également comprendre.

12^{ème} question

La religion chrétienne enseigne que Dieu libère tous les hommes de l'esclavage pour devenir libres. A quiconque qui veut être libéré, Dieu accorde la liberté. C'est pourquoi n'importe qui recevra la libération vraiment facilement, n'est-ce pas ?

Dieu accorde d'atteindre ce résultat parce qu'il échappe à notre capacité propre de l'atteindre. Mais cela ne doit pas signifier que nous attendions passivement qu'il nous soit donné d'atteindre ce but et que nous y arrivions ainsi facilement. Jésus-Christ a proclamé : « Convertissez-vous ». Cela signifie, qu'auparavant, nous devons décider nous-mêmes de nous convertir et de collaborer ainsi avec Dieu. Le fait d'accepter de se convertir signifie accepter de faire ce que l'on doit faire, accepter de se dépouiller de ce dont on doit se dépouiller. Essayons de le faire et nous verrons bien ce qui va arriver. Lorsqu'on veut être libre, il faut vraiment le vouloir. Il ne faut pas tomber dans un autre type d'esclavage : celui d'attendre de recevoir la liberté sans rien faire, sans se dépouiller de quoi que ce soit. On veut uniquement « consommer » et on ne veut pas « donner », c'est-à-dire que l'on n'accepte pas de se sacrifier quelque peu. Quand on agit de cette manière, il n'existe aucun chemin pour rencontrer la liberté. Il faut avoir le courage de prendre des risques, avoir le courage de se dépouiller, alors on trouvera la liberté.

13^{ème} question

En quoi consiste la liberté spirituelle selon la manière de vivre de Jésus-Christ ?

La liberté de l'esprit, c'est expérimenter la pratique de la vie selon l'évangile. Les apôtres ont suivi Jésus au point que Son Esprit devienne la vie de leur esprit, au point que l'esprit absolument libre de Jésus devienne aussi l'esprit des disciples. Celui qui s'engage à être disciple de Jésus-Christ doit s'efforcer de vivre, de pratiquer au point d'en arriver à faire l'expérience suivante :

- Avoir un **cœur pauvre**, c'est-à-dire avoir un cœur « vidé » de soi, un cœur vide de l'attachement à soi-même, qui se livre soi-même pour appartenir à Dieu et aux hommes, un cœur très pauvre, c'est-à-dire un cœur où il ne reste rien qui lui appartienne, qu'il considère comme sien, à lui seul.
- Avoir un **cœur humble, doux**, qu'il n'y ait personne ou quoi que ce soit dans le monde que l'on regarde comme ennemi ou qui puisse vous soupçonner de vouloir l'exploiter.
- Avoir un **cœur qui ait le courage de se dépouiller** pour rechercher le bien, quel qu'il soit, et qui soit d'une loyauté et fidélité absolues envers le Père.
- Avoir un **cœur miséricordieux** comme le Père, partager la souffrance, partager la joie avec les hommes, nos frères, enfants du même Père sans en excepter un seul.
- Avoir un **cœur créateur de paix** au milieu des enfants du Père, enfants qui sont tous également les frères de Jésus.
- Avoir un **cœur courageux**, qui ne s'alarme pas, qui n'est pas découragé, qui ne recule pas devant les difficultés ou les déceptions; en particulier quand on souhaite le bien et que les autres répondent en vous souhaitant le mal. Etre persévérant en toutes les circonstances. Etre témoin de la force de l'Esprit qui vient du Père et du Christ pour rassembler tous les hommes pour qu'ils soient uns dans la vie de Dieu.

CHAPITRE 2

14ième question.

Qu'est-ce que l'expérience dans les religions dont on parle ?

L'expérience renvoie à quelque chose que l'on doit découvrir par la vie. C'est une chose que l'on a rencontrée, que l'on a vue et dont on peut dire que ce que l'on a déjà entendu ou l'enseignement que l'on a déjà écouté est vraiment la vérité car on l'a vue (expérimentée) clairement au point qu'on ne peut plus en douter.

15ième question.

S'il en est ainsi, l'expérience doit aller au-delà de la simple foi (khwamcheua); c'est-à-dire que lorsque l'on a rencontré, trouvé la vérité, on n'a plus besoin d'avoir la foi, parce que lorsque l'on sait, on a la certitude. On en a déjà fait l'expérience. La foi (khwamcheua), alors, n'a plus de sens (de raison d'être) n'est-ce pas?

Quand on parle des choses du monde de manière théorique ou selon les lois de la science, il en est bien ainsi. Quand on a fait la démonstration, on connaît la vérité et il n'est plus nécessaire de croire. Mais quand on parle de pratique spirituelle, *spirituality, interior life*, ce n'est peut-être pas pareil, il se peut que ce soit différent.

16ième question.

Accorder absolument foi en ce qui n'a pas été démontré (qui manque de preuves), c'est simplement avoir une opinion (ditthi). Pire encore, le fait de croire sans fondement est une opinion fautive, une erreur (micchaditthi). Toutes ces différentes « fois » (kwamcheua) qui concernent la religion, on les a classées dans le registre des croyances (laddhi, beliefs). Ceux qui s'égarer ont donc également la foi (kwamcheua).

C'est vrai. Faisons donc bien attention quand on emploie le mot *cheua*, foi. Dans « les religions de la foi », que l'on peut comparer avec « la religion de la *panna* », cette « foi » doit être constituée et de sagesse-connaissance (*panna*) et de foi (*kwamcheua*). La confiance accordée à la religion, quand elle est associée avec l'expérience de la pratique religieuse, se transforme en une foi qui trouve son fondement dans la pratique. Il convient donc de l'appeler *faith*. Lorsque l'on acquiert plus d'expérience dans la pratique et dans la connaissance, la simple croyance (*belief*) disparaît; quant à la confiance, l'estime, la conviction, c'est-à-dire la foi (*faith*), elle augmente et s'affermi.

17ième question.

Le mot « kwamcheua », -foi-, n'a pas un sens très clair. Le mot « saddha » -foi- est plus clair, n'est-ce pas?

Le mot *saddha -faith-* correspond au sens primitif du mot anglais *devotion*. D'après le latin, ce mot signifie faire don de soi, se mettre à la disposition de, s'engager à. Ce sens convient très bien pour exprimer la pratique. (Il est encore tout à fait exact quand il s'agit de religions qui ont la caractéristique d'être des religions d'alliance).

Quand elle parle de fidélité des membres du peuple envers l'alliance, la Bible a en vue cette alliance (*covenant*) que Dieu a contractée avec son peuple. Le fait que le peuple ait accepté et ratifié l'alliance que Dieu lui a proposée et qu'il ait promis d'être fidèle à cette alliance, cela traduit le vrai sens du mot *saddha*. Il est regrettable que les chrétiens aient permis que le sens du mot *saddha* perde de sa saveur : parti du sens de *devotion*, il ne subsiste plus que le mot *cheua* pour traduire le mot foi (*faith*). On a bien imaginé des artifices pour renforcer un peu le sens du mot *cheua*. On parle de *cheua nai* (croire en) ou *cheua tung* (croire à), selon la manière de parler des langues de l'Occident, ce qui est différent du *cheua wa* (croire que) habituel. Le langage doctrinal de la religion bouddhiste utilise le mot *saddha -saddha* selon le

sens plein du mot en pali, et qui correspond à *living faith*-. Cette foi vivante est une valeur fondamentale dans toutes les religions. Quand on comprend *kwamcheua* (foi) selon le sens plein du mot *saddha*, alors *kwamcheu* (foi) doit être une chose qui a à voir avec la vie réelle, c'est-à-dire qu'elle provient de l'expérience de la pratique effective. Elle aura l'aspect de la « découverte de la vérité » qui est la caractéristique même de *panna* (*wisdom, insight, spiritual realization*) comme celle de la voie (*magga*) ou de la religion que l'on pratique en vérité. L'expérience initiale que l'on acquiert plus ou moins lors de la première initiation doit donc être une chose qui concerne vraiment la vie au point que l'on peut la considérer comme un gage du progrès ultérieur, progrès qui, au final, atteindra la plénitude. La foi, la confiance, la conviction qui commencent à naître sont déjà une expérience actuelle. Il s'agit déjà de *saddha*, de *saddha* qui va développer progressivement *saddha* (la foi) jusqu'à ce qu'elle atteigne finalement la plénitude.

18ième question.

Qu'à partir de l'expérience initiale on arrive à la vraie foi (saddha), est-ce une réalité que l'on rencontre dans toutes les religions?

Ce n'est probablement pas le cas. Chaque religion en a une expérience qui dépend de son caractère spécifique.

Le Bouddha enseigne, dans sa prédication aux gens de Kalama, qu'il ne faut pas croire aveuglément pour les dix raisons suivantes : ne pas se laisser aller à croire ce que l'on a toujours entendu, parce que l'on y a traditionnellement cru, parce que ce sont des rumeurs, des « ont dit », en arguant que cela se trouve dans les manuels d'étude ou dans les livres sacrés, en utilisant les règles de la logique, de la déduction ou la réflexion, etc.... Mais la foi (*saddha*) doit faire en sorte que les bouddhistes deviennent *bhuddha-mamaka*, en arrivent à confesser leur foi, c'est-à-dire à être des adultes qui ont une foi et des convictions qui trouvent leur source en eux-mêmes. (*Bhuddha-mamaka* se traduit par « le Bouddha (est) mien ».)¹ Quant au bouddhistes ordinaires qui n'ont pas encore atteint le stade de la foi adulte (*buddha-mamaka*), ils doivent écouter l'enseignement de la communauté des bonzes qui sont les disciples du maître fondateur, c'est-à-dire étudier ce qui doit être étudié (écritures et enseignements). L'étude a pour but la pratique. On étudie et l'on pratique ce qu'il faut pratiquer. La pratique, c'est donc acquérir de l'expérience soi-même.

Sikkha (entraînement, exercice), ce n'est pas simplement l'étude. *Sikkha*, c'est se former. C'est se former à la pratique. L'étude et la pratique vont de pair. Ce doit également être une première expérience en elle-même. Par exemple, *sila*, le premier élément des trois *sikkha* : *sila, samadhi, vipassana (panna)* : s'exercer aux règles de conduites, c'est-à-dire s'exercer à mettre en pratique la règle « ne pas maltraiter les êtres vivants » : éviter que les choses vivantes, par exemple les humains, ne souffrent, tout en mettant en pratique l'enseignement (*Dhamma*) qui y est associé : la générosité, la miséricorde, etc... Quand on se met à pratiquer ainsi de façon sincère, se doit de naître une expérience véritable dans sa propre vie. Par exemple, que l'on ait décidé de ne pas rendre la vie pénible à quelqu'un, mais que l'on veuille l'aider, c'est une chose bonne, vraiment juste. Cela, on le perçoit sans aucune ombre de doute. Si on a fait l'inverse, c'est qu'on a décidé de faire l'inverse et on voit que c'est ainsi. On fait l'expérience que c'est vraiment ainsi. Toutes ces expériences sont la vie réelle; elles procurent la certitude que l'on a une perception claire de la réalité : c'est tout simplement *panna* ici et maintenant.

Sikkha, c'est s'entraîner à l'action, à la pratique : on a vu *Dhamma*, l'enseignement du Bouddha, se faire présent dans sa vie en toutes circonstances. S'exercer à pratiquer de cette

1 Confession publique de son adhésion au bouddhisme au cours d'une cérémonie . Dictionnaire du Bouddhisme, édition revue et augmentée édition 2551 page 272 Université Chulalongkorn.

manière, ce n'est pas s'entraîner à la pratique des points d'entraînement les uns après les autres. En fait, c'est s'exercer à pratiquer les trois *sikkha* ensemble : c'est pratiquer à la fois *samadhi*, se concentrer, *sati* et *panna*. Le fait d'avoir une vision claire, selon la réalité, de sa propre vie, c'est s'exercer à la pratique de l'enseignement du Bouddha de façon intégrale. Tous les *sikkha* vont de conserve, sans divisions ni degrés. C'est également vrai dans la vie de celui qui en est au stade initial de la pratique : il a déjà une expérience de laquelle naîtra une certaine conviction et une certaine certitude de la justesse de l'enseignement du Bouddha. C'est cela *saddha* (foi) dans le *Dhamma* : apparue, elle persuade à mieux pratiquer, elle nous pousse à avoir une foi, *saddha*, toujours plus ferme.

On l'a vu, ce qui est important, ce n'est pas l'étude (*pariyatti*) (uniquement étudier), c'est de se mettre à pratiquer depuis la phase initiale. L'étude seule, par l'écoute d'un professeur ou par la lecture de livres, transformerait la religion purement et simplement en une théorie, en une réflexion produite par le cerveau. C'est ce qui se passe pour l'étude de l'éthique et de la philosophie bouddhistes. Des gens qui ne sont pas bouddhistes, s'intéressent à l'étude du bouddhisme. Ils veulent savoir ce que cette religion enseigne et de quelle façon, quelle est sa pratique. Mais c'est savoir pour savoir. Cette façon d'étudier non seulement ne donne pas le résultat qui était espéré, mais, de plus, il est possible que celui qui étudie ne comprenne rien à rien.

Lorsqu'on s'exerce à pratiquer, on se forge aussitôt une certaine expérience dès le début. On découvre que ce que l'on a pratiqué est bon, est juste, est vrai, qu'il correspond bien à la condition véritable de notre humanité, c'est-à-dire à la condition commune, originelle et pure de l'humanité entière – *the true original, pure nature of mankind* -. Naît alors un début de foi (*saddha*), c'est-à-dire un début de certitude que telle est la vérité et que cette vérité sera toujours vraie .

Prenons le problème d'une autre manière. Lorsque l'on accueille les Quatre Nobles Vérités, qui sont le vrai cœur de la doctrine, et qu'on les expérimente aussitôt pour voir jusqu'à quel point elles correspondent à notre expérience réelle, on prend conscience de la première vérité, c'est-à-dire *dukkha*, la souffrance, au point de voir, de découvrir « ceci est bien souffrance ». Puis, on prend conscience de ce qui est la cause, qui fait naître la souffrance : c'est la soif du désir, l'attachement à quoi que ce soit : « Ceci, c'est moi, n'est-ce pas? C'est à nous, à moi, le mien ». C'est cela qui est la vraie source de la souffrance dans notre esprit et dans notre cœur. « Pratiquez la Voie, c'est-à-dire essayez donc de renoncer à cet attachement et vous verrez que la cessation de ces souffrances est un résultat qui a vraiment commencé à naître en vous. » On commence alors à avoir la certitude que l'enseignement du Maître a pris vie en nous.

Ainsi donc, la foi (*saddha*) dans l'enseignement du Bouddha naît vraiment de l'expérience de la mise en pratique de la Doctrine (*Dhamma*). Plus on pratique, plus la foi augmente. Plus on croit vraiment et plus on est vraiment capable de pratiquer. La foi et la pratique sont des éléments qui entrent en synergie jusqu'à atteindre la perfection.

La foi, dans le bouddhisme, c'est la certitude de la vérité de l'enseignement que le Maître a « vu et perçu », a révélé, a enseigné dans sa prédication et que ses disciples ont mis en pratique à sa suite, et dont ils ont tiré une certaine expérience au point de découvrir que cet enseignement correspond pleinement à la condition d'humains.

Saddha, c'est la certitude en la réalité des qualités (*bhuddhaghun*)² du Maître : Il est vraiment *Sammāsambuddha*, ce qui signifie « celui qui a pleinement vu et perçu par lui-même »

2 *Buddhaghun* comporte neuf éléments : Bouddha : est 1- arahant, 2-il a réellement « vu et perçu » (*tratsaru*), 3-il atteint la connaissance et connaît ce qu'il faut pratiquer, 4-il est « parti », 5-il connaît vraiment le monde, 6- c'est un instructeur qui sait exercer mieux que personne, 7- il est l'éducateur des hommes et de 'déva', -8 il s'est éveillé et épanoui, 9-c'est quelqu'un qui a réussi. Ibidem page, 269.

19ième question

Nous voudrions maintenant savoir : qu'en est-il de « kwamcheua » et de « saddha » dans la religion chrétienne ?

a) Pour autant que nous ayons entendu dire, autrefois l'enseignement chrétien voulait à tout prix prouver « qu'il y a vraiment » Dieu. Cette preuve est une opinion (*théorie*) selon les principes de la philosophie . Supposons qu'on l'ait vraiment prouvé, on doit donc croire qu'il y a vraiment Dieu. S'il en est ainsi, c'est comme si une telle foi (*kwamcheua*) devait naître de la preuve. L'enseignement qui affirme que « Jésus est Dieu » s'appuie également sur des preuves. De ce fait, on ne voit plus que l'expérience qui naît de la pratique – ce qui est fondamental pour que la foi (*kwamcheua*) se transforme en *saddha*, ait quelque importance. C'est à la fois étonnant et amusant qu'un parti – les chrétiens – pense que la religion bouddhiste est plus une philosophie qu'une religion. Quant à l'autre parti – les bouddhistes – ils comprennent que les chrétiens utilisent la philosophie comme instrument pour aider la foi à naître et à se maintenir. Cela laisse perplexé.

b) L'utilisation de la « philosophie » comme servante de la « religion » dans l'explication de la doctrine chrétienne est traditionnelle dans la culture occidentale qui est la culture des chrétiens, mais c'est seulement une méthode, un moyen pour étudier. Les chrétiens n'ont sûrement pas oublié la recommandation de Jésus qui rappelle que ceux qui adorent de façon juste doivent être des adorateurs en esprit. Cela signifie qu'il ne s'agit pas simplement de théorie, de philosophie ou de morale que l'on aurait étudiées pour s'instruire. Quand il s'agit de l'existence réelle des hommes dans le monde, il faut que la foi soit une pratique tant intérieure qu'extérieure de l'esprit, tout comme dans la vie sociale des hommes. C'est pourquoi la religion chrétienne doit être une voie (*magga*), selon l'affirmation de Jésus qui certifie qu'Il est « le chemin (*magga*), la vérité et la vie ». Cela veut dire que le disciple ou l'apôtre de Jésus doit réellement « épouser » Sa vie.

c) Lorsqu'elle est vraie, la foi doit donc être une expérience qui naît de ce que l'ont fait dans la vie. Elle doit être la découverte, la vision claire, faite par soi-même (par ses propres moyens), que les caractéristiques réelles de cette existence et ce qui est le résultat qui naît de la pratique – c'est-à-dire tant la voie et le résultat de la voie – sont vrais, exacts et justes, sont en conformité -et ce, jusqu'à quel point- avec la condition réelle, avec ce qui fait que que l'homme est homme dans ce monde, maintenant et dans la situation présente.

Depuis toujours, dans la religion chrétienne, comme dans les autres religions, on doit commencer par s'exercer à la pratique (*initiation*), que l'on peut comparer avec les *sikkha* (*seuksa* en thaï : apprendre pour comprendre et s'entraîner à la pratique, selon le sens doctrinal du mot) dont on a déjà parlé plus haut. C'est un exercice qui intègre à la fois l'étude et la pratique. Il ne peut absolument pas s'agir de l'étude seule. Il faut s'exercer jusqu'à ce que l'on ait découvert par sa propre vie que l'expérience de la pratique selon l'enseignement de Jésus est juste, vraie et exacte -et ce, jusqu'à quel point – avec ce qu'est l'homme en toutes les circonstances qu'il rencontre réellement dans sa vie, tout comme dans la vie en société.

« Étudier le catéchisme » seul, sans s'exercer à le mettre en pratique, n'a pas de sens. Lorsque manque l'expérience, l'expérimentation, qui est la preuve qui atteste la vérité de l'enseignement dans la vie de celui qui étudie la religion, comment se pourrait-il que puisse naître *saddha* ?

20ième question

Qu'en est-il de « saddha » dans la religion chrétienne ?

Sur la base de l'expérience de la pratique qui leurs sont propres, *saddha* doit exister dans toutes religions. « La foi (*saddha*) consiste à la fois en la certitude de ce que l'on a déjà découvert et l'assurance de ce que l'on devra finalement recevoir. » C'est une expérience que l'on fera en s'exerçant à pratiquer la religion de son mieux. Ce doit être une expérience de

libération spirituelle. C'est une expérience de la rencontre de Dieu et de Jésus, le Libérateur, identique à celle du peuple d'Israël : une expérience de libération de tous les asservissements spirituels au point que l'esprit expérimente qu'il est devenu réellement libre.

Celui qui n'a jamais eu conscience que son esprit n'est pas vraiment libre est incapable de faire cette expérience de la libération en devenant libre. Celui qui n'a pas conscience de manquer de quelque chose, ne s'intéresse pas de rechercher cette chose. De plus, il est incapable d'avoir conscience qu'il a trouvé ce qu'il lui manquait...et inversement.

Dans son stade initial, l'entraînement à la pratique doit donc prendre la forme d'une prise de conscience claire et nette que son esprit n'est pas vraiment libre : on n'en a pas conscience ou on n'en a pas suffisamment conscience.

21ième question

Dans cet effort de prise de conscience que, dans notre vie, nous manquons de liberté d'esprit, qu'est-ce qui peut nous aider à le comprendre ?

Cette question de manque de liberté, chaque religion la comprend à sa façon selon son caractère propre. La religion bouddhiste la comprend à partir de la notion de «souffrance» (*dukkha*). Les chrétiens à partir de celle de «péché» (*bap* en thaï, *papa* en pali). Mais il faut encore faire bien attention de comprendre le sens de ces mots de façon exacte. Tout le monde a le sentiment que l'on peut utiliser ces mots facilement, les comprendre facilement sans avoir conscience que tant *dukkha* et *bap* ont des sens de niveau **vulgaire**, de niveau **moyen** et de niveau **élevé**

- Au niveau vulgaire, ils se comprennent très facilement, mais il ne s'agit que de l'écorce, de l'extérieur.
- Au niveau moyen, on comprend un peu leur sens en relation avec l'esprit, mais la compréhension n'est pas profonde.
- Au niveau élevé ou au niveau d'une analyse fine, on a une compréhension de plus en plus profonde et parfaite de l'esprit.

Les gens ordinaires, ceux qui ne se sont pas encore exercés à la pratique de la religion, ne comprendront que le premier niveau, ou, tout au plus, le niveau moyen. D'ordinaire, ils ne sont pas capables d'atteindre le niveau élevé. On peut résumer comme suit ce qu'ils comprennent de *dukkha* et de *bap*.

Dukkha (la «souffrance»), c'est la sensation de «mal vivre» comme être malade, avoir faim, avoir froid ou chaud, sensation dont on n'a pas la possibilité de se débarrasser complètement. *Dukkha*, c'est aussi cette impression désagréable que l'on vieillit, que ses forces physiques sont en train de diminuer et qu'en fin du compte il faudra bien mourir. Ce sont des impressions que l'on ressent au niveau du corps.

Au niveau de l'esprit, on ressent du dépit, de la déception, de la tristesse, de la peur, de l'inquiétude concernant les questions de la nourriture, du logement, de la maladie et de la vieillesse et de la mort. Au bout du compte, la compréhension de *dukkha* pourra alors atteindre le niveau moyen.

Bap (péché) : les gens ordinaires le comprennent également de façon simple. Habituellement, il s'agit d'une question de *kamma*, du mal que l'on a commis par l'intermédiaire du corps ou de la parole. Quand on a commis un acte *bap*, on a commis un acte dont on va subir les conséquences. La sanction consiste à «être payé de retour» dans le futur, par exemple, dans la prochaine vie. Dans le domaine de l'esprit, le *bap* peut exister également, par exemple, avoir des pensées malveillantes ou avoir l'intention de faire le mal de toutes ou quelques manières que ce soit, etc.

22ième question.

Qu'est-ce que « dukkha » et « bap » au niveau d'une analyse fine ?

Ce doit être par l'expérience de la pratique de la religion que l'on comprendra clairement *dukkha* et *bap* au niveau le plus profond. On n'y arrivera pas par la simple étude théorique.

Compris à partir du sens le plus élevé de la première noble vérité, *dukkha*, au niveau le plus profond, est plus que les sensations *vedana* dont on a déjà parlé auparavant, et qui émanent des divers événements ou situations qui viennent interférer avec notre vie.

Ceux qui ont une vision claire, voient « *dukkha* dans *dukkha* » - (perçoivent le sens de *dukkha* en faisant l'expérience de *dukkha* lui-même) - bien plus profondément et bien au-delà de tout ce que les gens ordinaires considèrent comme *dukkha*.

Le Bouddha a « vu et perçu » (*tratsaru*), a exposé la condition de l'esprit qui en est la cause. L'origine de *dukkha* vrai et authentique, - c'est une vérité fondamentale et certaine -, ce ne sont pas les 5 agrégats (*esprit et corporéité*) ou groupes d'attachement (*khandha*); ce ne sont pas non plus les caractères de « souffrance », d'impermanence (*anicca*), de non-soi (*anatta*) du corps et l'esprit comme de toute choses en général dans le monde. *Dukkha* véritable, ce n'est pas quelque chose dont on supposerait qu'il subsiste au dedans ou au dehors de nous.

Dukkha véritable, celui que les Quatre Nobles Vérités ont en vue, n'est rien d'autre que *dukkha* que nous-mêmes, nous fabriquons pour nous-mêmes. A cause de la puissance des passions (*kilesa*), de la soif du désir (*tanha*) et de l'attachement (*upadana*), on s'égare à se cramponner soit à soi-même soit aux autres choses au point de les considérer, pour notre plus grand contentement, comme étant soi ou à soi.

Lorsque l'on s'attache aveuglément (*avijja*), on ne voit pas, on n'a pas conscience, et cela paraît impossible, que soi-même ou tout ce qui existe dans le monde, - qui sont tous conditionnés, composés ou formés de composants, (*sangkhata*) - puissent devenir *asangkhata*, absolument inconditionnés.

Dukkha véritable, vu sous un autre angle : quand on observe la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort, quand on regarde la consistance de soi-même ou de toutes choses, on voit que rien n'est stable, que rien n'est en notre pouvoir (*dukkhang, aniccang et anatta* : « souffrance », impermanence et non soi). Mais au lieu d'accepter avec intelligence et sagesse (*panna*) pour être plus intelligent et sage dans la pratique de notre vie, (dans la manière de mener notre propre vie), on s'attache aussitôt à son soi, pour ne pas admettre et pour refuser ces caractères de « souffrance », d'impermanence et de non-soi qui sont la condition normale de notre vie. On considère alors que *dukkha* est l'ennemi qui vient dévorer notre vie; et on refuse d'accepter que ce qu'il nous fait connaître nous est de la plus grande utilité.

Pour la religion bouddhiste, voir *dukkha*, au sens le plus plein et le plus profond, c'est *panna* (connaissance, compréhension, sagesse) fondamentale.

23ième question.

Pour les chrétiens, de quelle façon déterminera-t-on le sens profond de péché (bap)?

On le trouvera dans l'expérimentation d'une vie vécue selon l'Évangile, c'est-à-dire selon l'enseignement de Jésus-Christ. Naîtront et se développeront alors *panna* (*wisdom*) et *saddha* (*faith*).

Il faut « voir *bap* (péché) dans *bap* (comprendre le péché à partir de l'expérience du péché lui-même) - à comparer avec « voir *dukkha* dans *dukkha* » - de façon à en saisir profondément le sens selon sa réalité, réalité qui va bien au-delà de *bap* tel que le comprennent les gens ordinaires de façon superficielle. De fait, il y a un problème dans l'emploi du mot *bap*. Le mot *bap* est un terme qui vient d'une langue de l'Inde. *Bap* en thaï (*papa* en pali) a le sens de « mal, mauvais ». De même, ce mot fait problème dans la religion bouddhiste : le langage populaire mélange *bap* et *kamma* - acte fait avec la volonté de le faire – dont les gens

ordinaires n'ont guère de notion très détaillée, alors que le langage doctrinal de la religion bouddhiste utilise le mot *akusala kamma* (*acte mauvais fait avec l'intention de le faire*). De ce fait, le mot *bap* ne peut plus avoir de sens précis. Mais parce que l'enseignement chrétien a adopté le mot *bap* pour traduire le mot péché et le mot *khonbap* pour traduire le mot pécheur, nous n'avons plus de choix. Cependant, quel que soit le mot que l'on choisisse d'employer pour le traduire, on se trouvera toujours affronté à la nécessité de devoir en fixer la signification à partir de la spécificité de l'enseignement de Jésus-Christ.

24ième question.

Quelle est la spécificité de « bap » (du péché) dans le christianisme ?

On en comprendra le sens profond à partir des Ecritures elles-mêmes (la Bible) : « l'Alliance » qui est divisée en deux parties : l'ancienne et la nouvelle.

Alliance se réfère aux liens d'amitié qui existent entre Dieu et le peuple que Dieu a choisi pour être son peuple. On considère que tant l'élection et les liens d'amitié avec Dieu sont un effet de sa volonté d'aider dont Dieu a fait bénéficier son peuple. C'est un signe de la bienveillance et de la magnanimité de Dieu envers l'humanité. La bienveillance de Dieu dans le passé est un gage qui garantit que cette volonté d'aider, Dieu la prodiguera pour toujours. C'est la raison pour laquelle ce caractère fondamental de la religion chrétienne existe et se maintient depuis l'époque de la religion du peuple « d'Israël ». Il est spécifié par l'existence « de liens d'amitié » entre Dieu et toute l'humanité exprimés sur le modèle des liens d'amitié entre personnes. Supposons – selon le langage anthropomorphique (le parler ordinaire) – que Dieu entre en contact avec les hommes selon la manière qui leur est propre, en utilisant des manifestations diverses, telle la parole, par exemple, comme les gens le font de manière habituelle; supposons encore que Dieu jouisse de la « condition d'esprit » comme les hommes. C'est une manière de comprendre que l'on s'est plu à utiliser de génération en génération. On aime parler de Dieu de façon simple et familière au point d'en avoir pris l'habitude. On comprend alors que cette alliance doit avoir la plénitude (*borisudhi*) de Dieu comme fondement - (les chrétiens aiment utiliser le mot sainteté, (*sakdisidhi*). Cette Alliance, on l'explique comme étant « l'amour », la miséricorde, la bienveillance de Dieu envers les hommes. Elle a la fidélité indéfectible de Dieu – que l'on traduit habituellement par « justice »- comme fondement et garantie.

A cette alliance, les hommes doivent répondre avec le dynamisme de la *bhakdi* : amour, loyauté, confiance, obéissance et foi (*saddha*). Cette alliance sera alors relation d'amitié et aura le caractère d'une unité absolument parfaite entre Dieu et l'homme, aura la propriété de faire que l'homme et Dieu soient parfaitement uns.

Cette unité parfaite, c'est « la vie de Dieu » (*divine life*) dans le cœur de tous les hommes. Cela veut dire que le Règne de Dieu, (le Royaume de Dieu) que Jésus a proclamé « est déjà venu » (ou est réalisé). Les hommes doivent donc se préparer à recevoir ce Règne en changeant leur cœur par et pour une vie nouvelle, la vie des hommes telle que Dieu l'aime.

C'est cela la nouvelle Alliance, les nouvelles relations d'amitié, l'unité nouvelle entre les hommes et le Père. Ceux-ci, réunis, forment le « corps du Christ ». Ce « corps » a l'unique Esprit du Père et de Jésus qui dynamise la vie de ceux qui sont le nouveau peuple (de Dieu), de ceux qui sont, à la fois, tous fils du Père et frères entre eux.

Ce que l'on vient d'exposer forme le cœur du message que Jésus a proclamé pour nous inviter à nous engager volontairement à vivre comme lui, lui qui a l'expérience de cette vie. Nous aurons alors la foi (*saddha*) pour nous attacher à Dieu et pour consacrer notre vie à Dieu et à nos frères « en Jésus-Christ » au point que, tant la foi (*saddha* – foi don de soi) que la *bhakdi* (*agape*) deviennent expérience et dynamisme de l'Esprit du Père au plus profond de notre cœur.

Saddha (foi), dans ce cas, n'a pas le caractère du fait de « croire » (*kancheua*) des « éléments de doctrine » ou des questions de catéchisme que l'on a étudiés. C'est l'expérience de se renoncer à soi-même, de se lier, de se dévouer à Dieu et aux hommes nos frères. Cette foi-là (*saddha*), on la proclame et la célèbre ensemble et on l'annonce en étant témoin par sa vie dans la société.

25ième question

Cette approche (de l'alliance) qu'a la religion chrétienne est vraiment étonnante. Mais il y a encore une question dont nous n'avons pas fini de parler. J'aimerais savoir ce qu'est « bap » (péché) pour les chrétiens?

Bap pour la religion chrétienne, c'est le refus, la non-acceptation de ce point de vue que nous venons d'exposer ci-dessus, comme le fondement de la pratique, de notre manière de vivre.

Bap, comme le comprend tant l'Ancienne que la Nouvelle Alliance, c'est le refus d'être fidèle et loyal à l'Alliance de Dieu.

Bap, c'est nier les bonnes dispositions, la bonté du Père (envers les hommes), c'est refuser les liens d'amitié, c'est refuser d'aimer Dieu et ses frères les hommes; c'est aussi refuser d'accepter que l'enseignement de Jésus soit la norme de notre vie.

Bap, c'est refuser d'être ce que l'on est : le fait d'être enfant de Dieu, disciple de Jésus, frère de tous les hommes. De plus, c'est encore rejeter l'Esprit de Dieu, ne pas accepter qu'il soit notre force et notre dynamisme.

Le caractère du péché : Il peut aller jusqu'à un degré extrême comme nous venons de l'exprimer ci-dessus. Cela dépend du degré de refus plus ou moins élevé de l'homme. Ce peut être un refus partiel. Parfois il est difficile de fixer ce degré de refus, même dans les questions qui nous sont personnelles. C'est pourquoi on ne doit pas juger en la matière à la légère.

Expliquer que le péché est ceci ou cela, c'est seulement parler en théorie, ce n'est pas encore une expérience de vie. Ce que l'on appelle *bap*, péché, doit surtout être une réalité que l'on a réellement expérimentée dans la vie (au point de pouvoir dire) «ceci, c'est mon péché » ou « ça, c'est notre péché à nous».

Très souvent, le péché ne relève pas de la responsabilité personnelle d'une seule personne, mais plutôt de la responsabilité collective à l'intérieur de la société; parfois même elle dépassera les limites d'une seule nation. Mais le péché doit être cette expérience concrète : « Nous, qui sommes ici, avons vraiment refusé l'Alliance de Dieu; nous avons réduit à néant les bonnes dispositions de Dieu (*khun*) (envers l'homme) ». On trouve des exemples de cette attitude dans les psaumes du peuple de Dieu, dans la Bible.

Il est de la plus haute importance que les chrétiens, tant au niveau personnel que communautaire, fassent l'expérience réelle du péché dans leur vie, et ce, au point de pouvoir dire en toute sincérité: : « Ô Dieu, ayez pitié de votre serviteur qui est un pécheur ». Cette attitude n'est pas celle du pharisien orgueilleux dont parle l'Évangile qui allait prier dans le sanctuaire imbu de son excellence.... Il ne fut pas débarrassé de ses péchés.

On a vraiment besoin de la miséricorde et de la bienveillance de Dieu pour pouvoir alors faire l'expérience concrète de la « libération » de ce qui nous tient lié, prisonnier, spirituellement parlant, et pour retrouver un cœur libre et devenir un homme nouveau par l'action de l'Esprit pur(*borisudhi*) et vivant du Père et de Jésus-Christ.

Cette expérience de n'avoir pas été vraiment fidèle au Père dans l'Alliance qu'il a établie avec nous en Jésus, jointe à celle de nous réintégrer par sa miséricorde dans le peuple de l'Alliance, doivent être l'expérience fondamentale et continue de la vie du chrétien, au point de ne plus pouvoir s'en passer. Le chrétien n'est pas uniquement « pécheur », c'est également un pécheur qui a reçu le pardon du Père dans l'unité avec Jésus-Christ, lui qui est le Fils bien-aimé du Père depuis toujours.

Le mot « pécheur » n'est pas abominable parce qu'il a un sens profond : le chrétien se doit de reconnaître que ce terme reflète sa condition réelle durant sa vie et qu'il ne dépend pas du nombre de péchés qu'il a commis.

On ne doit pas détester ou refuser la condition de pécheur parce que c'est la condition que Jésus, solidaire avec nous, a eu le courage d'endosser. On comprendra le sens profond et vrai du mot « pécheur » quand on le met en parallèle avec la langue originelle des Écritures où il est traduit par « les pauvres de Dieu » ou, dans les Évangiles, par les « pauvres », ou encore par « les plus humbles » dans le peuple de Dieu.

Quand on le comprend à partir de ce contexte, on trouve au mot « pécheur » un sens positif. Ce sens est d'ailleurs conforté dans les évangiles qui confirment : « l'homme au « cœur pauvre », peut en vérité, être l'homme le plus riche aux yeux de Dieu ». Ceci pour signifier la pureté du cœur.

Le « pauvre », aux yeux du monde, est quelqu'un de méprisable, mais le chrétien s'efforce délibérément d'être pauvre et s'en trouve très satisfait. Il veut avoir un cœur absolument « pauvre » de soi, un cœur dépouillé, un cœur libéré, un cœur offert, un cœur qui ne s'attache absolument à rien, que ce soit à soi-même, ou quoi que ce soit qui soit « à soi ou pour soi » : livrer son soi (*atta*) à Dieu et à ses frères les hommes, le leur remettre réellement; ce qui est à soi ou pour soi, ne doit plus exister. Que l'on s'essaie à pratiquer de cette manière (de vivre de cette manière) et l'on parviendra peut-être au cœur de l'Évangile et au cœur de Jésus

26ième question.

*Quand on affirme que le cœur de l'enseignement de Jésus, c'est (d'avoir) un « cœur libéré de toute attache », qui ne se cramponne pas au soi ou quoi que ce soit d'autre en disant « c'est à moi », on ne voit pas ce qu'il a de particulier par rapport au Bouddhisme. Sur ce point, il semble que les bouddhistes et les chrétiens soient très proches; on pourrait même dire qu'ils ont une position identique. Ce qui les différencie, c'est une question de langage : les chrétiens utilisent le mot personne (*puggala*) comme référence. Mais quant à la visée ou dans la langue doctrinale, les deux religions peuvent se retrouver.*

Les diverses religions se rencontrent sur bien des questions, sur bien des points de doctrine. C'est courant dans toutes les religions. Par exemple, la religion de la sagesse (*panna*) doit avoir pour point de départ l'enseignement fondamental suivant qui affirme que « la condition (*dhammajati*) originelle, inaltérée (*borisudhi*) et réelle de l'homme », on doit la rencontrer de façon identique dans tout homme, dans toute nation et à toutes les époques. Cela, aucune religion ne peut le nier, et aucune religion ne peut prétendre se l'approprier uniquement pour elle.

L'unicité de la condition d'humain doit être une réalité. Tout homme, toute religion devraient entériner cette découverte. L'enseignement fondamental concernant la vraie condition (*dhammajati*) originelle et inaltérée de l'homme, on peut peut-être le considérer comme une révélation universelle d'une vérité ultime par *dhammajati*. Toutes les religions devraient se retrouver dans l'affirmation de cette vérité concernant la condition d'humain.

Que les religions diffèrent à ce sujet réside, on le voit, dans le langage qu'elles utilisent, mais on ne peut cependant pas trancher qu'il s'agisse d'une question d'utilisation de langage ou seulement d'une question de cultures, de cultures qui sont d'ailleurs différentes.

La question du rapport entre religion et culture est une question très importante que beaucoup de gens ont étudiée sans arriver à la résoudre de façon claire. Chaque religion a un fondateur né dans une communauté, dans un pays, dans une société qui avaient leur culture propre. Les religions se sont également propagées dans des groupes humains qui avaient des cultures qui différaient entre elles.

La religion chrétienne originelle a reçu l'influence de la culture sémitique, et par la suite, celle de la culture gréco-latine. Quant à la religion bouddhiste, elle a subi l'influence de la

culture indienne . La culture de *Dhāvīp̄jombu* (Inde), fixe les âges du monde. La période d'un monde est un éon. Un éon est divisé en quatre ères. Dans l'éon précédent, on attribue le nom du Bouddha à trois personnages, et dans l'éon actuel à quatre dont le grand Gotama. Le Bouddha actuel est le septième. Peut-on penser que les Bouddhas antérieurs aient divisé l'enseignement (*Dhamma*) selon les mêmes divisions que les ceux qui étudient le bouddhisme actuellement? On ne peut répondre à cette question. De par le monde, les gens ne se ressemblent pas ; les cultures, les langues, tout est différent. De même, si les ancêtres de Jésus-Christ, les prophètes et Jésus lui-même, étaient issus de l'Inde ou de Chine, quel serait l'enseignement de la religion chrétienne ? Qui peut le déterminer ?

Que les religions diffèrent entre elles, en fait, cela dépend de la spécificité de l'expérience que les adeptes de chaque religion ont de la mise en pratique (de la manière de vivre) de cette religion. L'expérience va bien au-delà du langage que l'on utilise pour déterminer les sujets à enseigner. L'expérience, l'expérimentation sont le vrai cœur de la religion et sont plus importantes que le langage utilisé pour déterminer les sujets à enseigner, son contenu. Les différentes manières d'utiliser le langage sont seulement un signe qui montre cette spécificité.

Le bouddhisme estime qu'il y a *Dhamma*, une vérité ultime. Le Bouddha « a vu et perçu » par lui-même (*tratsaru*), de façon exacte, cette vérité ultime de la condition d'humain. Quiconque pratique, vit en s'efforçant de se faire un esprit pur, inaltéré, en imitant le Bouddha lui-même, doit avoir éprouvé les mêmes expériences (que le Bouddha) : il doit avoir pratiqué les exercices (*sikha*) que sont *sila*, les règles de comportement, *samadhi*, la concentration et *vipassana*, la vue juste de la condition des choses. Il doit aussi faire l'expérience de la diminution des passions (*kilesa*) dans son esprit, de la diminution de son attachement à soi et que son esprit naît à l'intelligence (*panna*) et reconnaît de plus en plus la véracité des « Quatre Nobles Vérités ». Ce doit être une expérience qu'il fait dans sa propre vie. Il se forgera alors une foi (*saddha*) solide dans la véracité de l'enseignement du Bouddha.

Le christianisme a également sa manière d'envisager la pratique ainsi que celle de la force et du dynamisme de la foi (*saddha*). C'est un autre genre d'expérience que l'on peut, en partie, comparer avec celle de la religion hindoue dans les livres des Védas. Selon les Védas, à l'origine, des ascètes reçurent une révélation que la vérité ultime (*paramattha*) se manifesterait dans des sons qui sont comme des mots qu'ils pourront entendre, écouter et y accorder foi (*saddha*). Il s'agit d'une révélation qu'ils devront apprendre et mémoriser pour la faire connaître à d'autres, la conserver et la mettre en pratique (et vivre en fonction d'elle).

Selon la Bible, à l'origine, la religion, apparaît comme une révélation de la vérité ultime. Dieu la révèle à certains hommes qu'Il a choisis pour le servir en exerçant la fonction de prophète. Ceux-ci proclament la parole de Dieu au peuple que Dieu s'est choisi pour être son peuple. Dieu a fait une Alliance qu'Il lui a proposée pour être le fondement de la pratique (manière de vivre), tout en étant le gage, les arrhes de ce qui adviendra dans le futur.

L'expérience par l'exercice de la pratique suivant la manière de vivre de l'Évangile de Jésus-Christ, jointe à la foi (*saddha*), qui naît de cette expérience, est force et dynamisme pour la vie. Pour qu'elles puissent grandir jusqu'à leur épanouissement, il est nécessaire de préserver deux caractères qui lui sont spécifiques, à savoir l'Élection et l'Alliance. L'Élection et l'Alliance sont des éléments spécifiques de la religion chrétienne qui s'agent de telle sorte qu'on ne peut les séparer. Que Dieu ait choisi Israël comme partenaire de son Alliance « en » Jésus-Christ, c'est pour que nous fassions l'expérience que le Père nous a choisis pour être, nous aussi, ses enfants dans l'unité d'un même Esprit, d'une même vie avec Jésus. Ceci est le cœur de christianisme.

27ième question.

Aller se familiariser avec la spécificité de l'expérience et de la pratique des autres religions, c'est une chose que l'on ne peut faire facilement, n'est-ce pas ?

La spécificité de la pratique de toutes les religions se trouve dans la profondeur, bien au-delà de ce qu'une étude psychologique ou sociologique peut atteindre. Lorsque la spécificité (d'une religion) se trouve uniquement dans l'expérience de celui qui la pratique, de celui l'a vue et rencontrée dans sa réalité, celui qui la pratique est incapable lui-même de l'expliquer de façon parfaite, que ce soit par des mots ou que ce soit au moyen de symboles ou de comparaisons. L'expérience spirituelle est vie au plus profond de l'esprit. Seul celui qui en a goûté la saveur par lui-même l'a rencontrée, l'a vraiment vue. Celui qui ne veut voir que de l'extérieur ce qui est le cœur effectif des autres religions, il n'y a aucun espoir qu'il arrive (à le voir) uniquement par l'étude. Il n'y a qu'une seule façon d'y arriver plus ou moins, c'est de s'efforcer de s'unir spirituellement, et de façon la plus intime possible, à la vie de celui qui pratique cette religion.

(1983 -1984 ?) P. Pezet